

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 30

Artikel: La preuve
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205226>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

répondrai aux compliments, établissons les faits. Il est de notoriété que j'ai eu, il y a quelque temps, le bonheur d'être utile à la commune de Monnaz. On a dit que les fils voulaient se montrer reconnaissants des services rendus aux pères, nous verrons: j'attends dans un respectueux silence qu'ils me donnent cette preuve de la bonté de leur cœur. Mais pour ce qui serait d'empletter jamais, dans aucun cas, une bourgeoisie helvétique à *beaux deniers comptants*, je vous dirai qu'étant décidé à borner ma postérité à mon individu, l'acquisition du bijou que vous me proposez ne saurait me convenir. J'ai appris, mon cher, à ne faire cas des choses qu'à proportion de leur *utilité réelle et progressive*. Toute ma conduite a été basée sur ce principe et le peu d'écrits que j'ai publiés n'a eu d'autre but. Mettez encore, je vous prie, sur vos tablettes au nombre de mes raisons (car elles abondent) que je ne me soucie d'appartenir à aucune portion de la terre plus particulièrement qu'à une autre: j'ai expérimenté que toutes avaient leur convenance et leurs désagréments.

Il est des gens qui ont arboré, on ne sait pourquoi, la bannière de la philanthropie; je n'arbores rien, mais je suis philanthrope de fait, et de même que le jardinier ne parcourt point ses espaliers sans avoir sa serpette à la main pour abattre le bois mort ou les branches gourmandes qui nuiraient à l'accroissement, de même j'exerce ma *haute justice* sur les bavards, les fainéants, les sots qui nuiraient à l'avancement de la civilisation.

Quant au reste de ma conduite générale à l'égard de ce pays-ci, mon plan a été uniforme, j'ai pris pour règle de me soutenir de mon mieux sur mes perfections individuelles sans rien demander au sort, de me laisser flotter tout doucement à l'aventure sans attendre quoi que ce soit de personne; d'ambition, je ne saurais en avoir; de place, lors même que je serais bourgeois des 22 cantons, je n'en puis postuler, quand ce ne serait que par la raison qu'on me les refuserait; ils ne sont déjà que trop autour du gâteau qui est petit, mince et peu sucré. Puis un homme dont le grand-père a été chargé par lettres-patentes de Pierre-le-Grand de poser la première pierre à sa capitale de Saint-Pétersbourg, ne pourrait accepter à Lausanne d'emploi moindre que celui de marguillier de Saint-François ou de bedeau de l'Académie; or il y a presse... »

La bienveillance.

Dans une lettre écrite de Lausanne, le 18 janvier 1818.
« ... Je ne dis nulle part que la bienveillance

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Le garde-champêtre

Pochade enfantine en deux actes

PAR V. F.

PERSONNAGES :

M^{me} MICHU, marchande de primeurs (40 ans).
LE PÈRE MARS, garde-champêtre (52 ans).
M^{lle} SPITZIG, institutrice (28 ans).
JOSEPH FINOT, garçon jardinier (17 ans).
CÉLESTINE, servante (16 ans).

La scène représente une boutique de marchand de primeurs. Tablettes chargées de fruits, de fleurs, de légumes. A terre, bourriches, corbeilles pleines ou vides. A gauche, porte ouvrant sur l'arrière-boutique; à droite, porte sur la rue.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

(Assise au milieu de sa boutique, M^{me} Michu est en train de racler des carottes dont elle fait ensuite de petites bottes de quatre ou cinq.) Entre M^{lle} Spitzig.

M^{lle} SPITZIG. — Toujours à l'ouvrage, madame Michu ?

soit une vertu ni une qualité particulière; je la fais voir comme le véhicule de toutes.

» Elle est la politique de la bonté, de la charité, de la clémence, de la miséricorde. Elle est la douceur du fort, la force du faible, la science de l'ignorant, le génie du simple ».

Une leçon de rapport. — Le petit-fils d'une illustre reine menait joyeuse vie. Il lui fallait souvent recourir à la faiblesse de sa grand'mère, qui ne savait rien lui refuser. Un jour, cependant, elle crut devoir remplacer l'allocation habituelle par une lettre de maternels reproches et de bons conseils.

Le jeune prince vendit à très bon compte l'autographe précieux à l'un de ses camarades et écrivit à sa grand'mère pour la remercier de sa « fructueuse » missive.

La preuve. — Le capitaine d'un navire dit au pilote — un Marseillais — qui le rentre au port.

— Surtout, de l'attention, de la prudence !

— Oh ! avec moi, capitaine, y a pas de danger.

— C'est qu'il y a beaucoup de rochers par ici; les connaissez-vous bien ?

— Troun de l'air ! si ze les connais, les rochers, un vieux loup de mer comme moi !

Au même instant, craquement effroyable; le navire venait de toucher.

— Té, capitaine, la preuve ! En voilà un !

LA TOR DE BABET

SOSSE sè passâve tot âo quemencement dau monde, quaque temps aprî que Noë (pas ellique de Gravaux, ellique de la Bibllia) l'avâi ètsappâ âo deludzo et que l'avâi einventâ la vegne et lo vin câ l'avâi bu prau d'iguie quand l'ètai dein l'artse et mimameint atrapâ dâi mau de veintro de la mêtsance. Dan, lâi avâi dein lo mondo, proutse dau Trontset, que crâio, six frère qu'on lau desâi lè z'alleingâ. Ion s'appelâve *Capiano*, l'avâi 'na vetira de flutaine, ètai on bocon tsecagnâre et po rein saillessâi son coutî; l'âuro, *Hans-Gottlièbe*, on milannu, ètai têtû qu'on diabblio et adâ ein nièze avoué son frère *Anatole*, qu'ètai on bocon gormand et prin-bet, avoué sè z'haillons ein finna matâire; lo quatrièmo ètai on franc coffo, mau vetu et s'appelâve *Pipipoloff*; l'avant-derrâi, que l'avâi à nom *Godème*, sè crayâi que tota la terra l'ètai à li, sè bragâve dein sa zaka carrelâie. Ma fâi, *Jean-Louis*, lo derrâi, ètai on crâno

M^{me} MICHU. — Faut bien... V'lâ les fêtes de l'An toutes proches. Ce n'est pas le moment de chômer. Et puis, le grand marché de demain me réclame.

M^{lle} SPITZIG. — Laissez-moi vous aider. (Elle se met un tablier de M^{me} Michu et nettoie sans façons une provision de carottes.)

M^{me} MICHU. — Vous êtes bien gentille, mademoiselle... Mais, votre école ?

M^{lle} SPITZIG. — Finie l'école !... pour huit jours du moins : nous sommes en vacances.

M^{me} MICHU. — Alors, puisque vous avez la bonté de me faire mes carottes, je vais m'occuper de mes navets. (Elle arrange des bottes de raves. Se tournant vers la porte de l'arrière-boutique) : Et les pommes de terre, Célestine, ça avance ?

LA VOIX DE CÉLESTINE (lente et maussade). — Oui madame, ça avance tout doucement.

M^{me} MICHU (impatiente). — Vous entendez cet emplâtre ! (Contrefaisant le ton de Célestine) : Oui, madame, ça avance tout doucement !... (Reprenant sa voix naturelle) : Celle-là, quand elle se pressera, la lune aura quatre coins.

M^{lle} SPITZIG. — C'est pourtant une brave fille, et pas sotte, non plus. A l'école, elle était presque toujours la première.

M^{me} MICHU. — Possible, mademoiselle, mais ici elle est la dernière des dernières... Je me demande si ce serait pas cet hurluberlu de Finot qui lui tournerait la boule ? Il me semble qu'on le voit bien souvent par ici depuis quelques jours.

corps, avoué sè man asse lardze qu'onna plliacqua à quegnu et sè tsausse de grisetta.

Vaitéc qu'op iâdzo, Anatole, lo prin-bet et lo babelliard, ie dit dinse à sè frère :

— Mè frère, vo mè crâira se vo voliâ, mâ po ètsappa âo deludzo, se jamé revegnâ, no faut no bâti onna granta tor, oncora pllie granta que lè niolo, que l'aulle tant que pllie amon que lè z'einludzo, et que lo coutset arrevâi justo âo nivô dau ciè.

— Va que sâi de, que sè desirant lè z'âuro, l'è 'na boun'idée.

Et vaitéc mè six z'estafiè que s'eimbrèyant tant que vè Gauze et que quemencant à maçouna, à reimbotsî que, ma fâi, ein houit dzo, la tor ètai dza on pucheint bet amon. Sè redzôessant de pouâi binstout betâ lo boquiet.

Mâ lo bon Dieu n'ètai pas conteint; quand ie vâi ci commerce, sè dit dinse :

— Stau malebâogro ! mè rondzâi se voliant pas arrevâ tant que tsi mè. Adan, ie voudran pe rein sè reintornâ. Mè faut absoluameint que lau gravéyo !

Faut vo dere que, dein sti teimps, lè dzein ie parlâvant ti la mîma leinga, que l'ètai dan lo patois, la pe galèza de tote.

Tandu que lo bon Dieu sè crôsâve la tita pu savâi quemet faillà lau gravâ, vaitéc que reintcontre lo diabblio et que lâi esplique que dinse et dinse, lè six gallâ fabrequâvant clia granta tor, cein que faillà que fasse !

— L'è bin facilò, lâi repond lo diabblio, laissimè pi fère, sta vèprâ l'arant botsî lau commerce.

— Tè laisserî fère se te mè promet de ne rein lau fère de mau, principalement à Jean-Louis que l'è onna tant brâva dzein.

— Vo z'inquiètà pas, lâi fâ lo diabblio que l'è tâi on malin greliet.

« Iô lo diabblio ne pâo rein, lo bon Dieu ne vâi gotta », que desant lè vilhio.

Dan, vaitéc que, tandu que noutrè six corps fasant la repousâie à midzo, lo diabblio dèctet vers leu, tot pllian, et ie lau bete à tsacon qu'ie dein lo mor, ma pas à Jean-Louis, lo bon Dieu l'avâi dèfeindu. A Capiano, lâi einfate on par de macarounis; à Hans-Gottlièbe, lâi eimplie lo mor de fouètre; à Pipipoloff, de pudra gros quemet onna bomba; à Godème, lâi eingosâ on mochi de tsè cruva et à Anatole lâi fâ sou on bocon de sucro que l'avâi met dessus on gotta d'absinthe.

Quand noutrè lulu sè reveillirant avoué lo mor plliein, l'asseyrant de dèvesâ patois quemet du devant, mâ pas moyen. Capiano ne

M^{lle} SPITZIG. — Finot, le petit jardinier ?

M^{me} MICHU. — Oui, ce galopin.

M^{lle} SPITZIG. — Il a aussi été un de mes élèves.

M^{me} MICHU, ironique. — Ah ! ben, vous avez fait là un vrai chef-d'œuvre ! Je vous en félicite tout plein !

M^{lle} SPITZIG. — Ne le faites pas plus noir qu'il n'est : je le connais assez pour vous assurer que c'est un honnête garçon, peut-être un peu vif, un peu turbulent... Passez-moi encore ces carottes.

M^{me} MICHU (Lui tendant un panier de carottes). — Un peu vif ! Mais c'est un diable ! Ça n'est pas qu'à folâtrer, qu'à faire toute sorte de folies. Tenez, l'autre jour, il était monté sur mon grenier et croassait si bien que vous auriez juré entendre les corbeaux.

M^{lle} SPITZIG. — S'il ne fait pas d'autres tours, on ne saurait vraiment lui en vouloir...

M^{me} MICHU. — Non, mais en attendant, il mangance je ne sais quoi avec cette cruche de Célestine.

M^{lle} SPITZIG. — Je serai bien étonnée si Célestine se prêtait à quelque sottise; mais, si vous le voulez, j'essayerai de percer ce mystère.

M^{me} MICHU. — C'est cela. En attendant, je vais porter ces choux à la bouchère... Personne ne vient dra vous déranger ici, puisque nous avons tiré les volets, et si quelque client attardé arrivait quant même, vous appelleriez Célestine... (Elle s'éloigne son panier de choux au bras).

M^{lle} SPITZIG (courant après elle). — Dites don